

## POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et N<sup>ie</sup> NIVERLET, libraires à Saumur.

**JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.**

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilleton Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

ABONNEMENTS.

Saumur. par la poste.  
Un an... 18f. » 24f. «  
Six mois... 10 » 13 «  
Trois mois... 5 25 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

## CHRONIQUE POLITIQUE.

Les membres du Corps-Législatif se sont réunis hier samedi dans les bureaux pour procéder à la nomination des présidents et secrétaires.

Ont été nommés : 1<sup>er</sup> bureau, MM. le général Rogé, président; marquis de Latour-Maubourg, secrétaire; 2<sup>e</sup>, M. Lemaire (Oise), président; 3<sup>e</sup>, MM. Schneider, président; Abbatucci (Severin), secrétaire; 4<sup>e</sup>, MM. Faure, président; Rigaud, secrétaire; 5<sup>e</sup>, MM. Chasseloup-Laubat, président; comte de Rochemure, secrétaire; 6<sup>e</sup>, MM. Reveil, président; baron A. Lemercier, secrétaire; 7<sup>e</sup>, MM. le comte Boissy-d'Anglas, président; Jollivet de Castelot, secrétaire. (Univers).

On écrit de Vienne, le 20 février :

« Le soulèvement des chrétiens de l'Épire est l'objet d'un blâme d'autant plus sévère que la France, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche ont résolu de faire obtenir aux chrétiens l'égalité des droits, et que cette révolte n'aura d'autre résultat que de faire couler des flots de sang en pure perte.

Le *Times* annonce que des négociations relatives à la position ultérieure des chrétiens, en Turquie, ont été entamées à Constantinople, entre les quatre Puissances et la Porte. — Havas.

Le *Courier des États Unis* nous apporte un renseignement curieux et significatif. Le gouvernement russe recrute des marins sur plusieurs points de l'Union américaine et y organise toute une escadre de corsaires, ou plutôt de pirates. (Univers).

On lit dans la *Liberté de Lille*, du 3 mars.

« Un fait qui emprunte une certaine gravité aux circonstances politiques actuelles se passe, en ce moment à Lille et aux environs. Des agents de la Russie cherchent à nous enlever nos ouvriers fileurs de lin. Des propositions avantageuses ont été faites par les embaucheurs étrangers à un certain nombre de contre-maîtres et ouvriers qui les ont acceptées, et doivent partir avec leurs familles.

» On suppose que les fabricants russes, prévoyant la rupture de toute espèce de relations avec les pays occidentaux, se hâtent d'attirer, pendant qu'il en est encore temps, les ouvriers dont ils peuvent avoir besoin. Quoiqu'il en soit, ce fait préoccupe nos industriels, et, ce matin, un honorable

négociant est allé en avertir M. le commissaire de police Hourzé, qui remplit provisoirement les fonctions de commissaire central. »

On lit dans le *Mémorial des Pyrénées*, journal de Pau :

« On nous écrit d'Urdos, dernier village français sur la frontière d'Aragon, à la date du 26 février :

» 240 militaires espagnols, appartenant au 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie dit de Cordoue, et 45 civils, sont arrivés cette après-dînée à Urdos. Ils ont été obligés de se réfugier en France à la suite de l'échauffourée qui eut lieu lundi dernier à Saragosse.

» Quelques douaniers, puis la gendarmerie, sont allés à leur rencontre jusqu'à Peillo, à six kilomètres environ au-dessus d'Urdos, et ils les ont conduits devant M. le maire, qui les a reçus à l'entrée du village. On attend maintenant les ordres de M. le sous-préfet, qui a été instruit immédiatement de ce qui se passait. Il est probable que le restant de la colonne arrivera demain.

» Ces Espagnols sont arrivés hier après-midi à Pau. On croit qu'ils vont être envoyés dans l'intérieur de la France. — Vignancour. »

Le *Journal de Toulouse* du 3 nous apprend que les réfugiés Espagnols sont prévenus qu'ils peuvent, s'ils le désirent, s'engager dans la légion étrangère. — Havas.

## AFFAIRES D'ORIENT.

En ce moment les Russes paraissent décidés à ne pas s'exposer aux chances d'une affaire générale. Tous leurs vaisseaux sont rentrés à Sébastopol; ils ont ajouté à la formidable défense de la passe, par de puissantes estacades, formées au moyen de chaînes, et ils attendent l'avenir derrière ces puissants retranchements. — Havas.

On écrit de Berlin, le 1<sup>er</sup> mars, que le gouvernement russe n'a pas encore voulu reconnaître la neutralité de la Suède dans les audiences que le ministre résident de Russie, M. Daschkoff, a obtenues du roi. Ce ministre a déclaré que l'Empereur de Russie ne reconnaîtrait la neutralité scandinave que sous la condition qu'un plus grand nombre de ports que ceux déjà indiqués seraient fermés aux croiseurs de France et d'Angleterre. — Havas.

La nouvelle est arrivée de Cronstadt que la flotte russe, qui est encore arrêtée par les glaces, fait tous les efforts pour s'en dégager, afin d'être libre de ses mouvements, aussitôt que les flottes de France et d'Angleterre paraîtront dans la Baltique.

Le *Lloyd*, de Vienne annonce qu'Omer-Pacha aurait saisi les fils d'une conspiration qui a des ramifications dans la Serbie et dans la Bulgarie. — Fuad-Effendi est chargé de l'instruction. — Havas.

On écrit de Kraïowa, 18 février, au *Wanderer* :

« Je reçois à l'instant même la nouvelle authentique de l'échec suivant, qu'ont éprouvé deux colonnes russes. Dans la nuit du 16 au 17 courant, les Russes résolurent d'attaquer un corps turc de 4,000 hommes, soit pour le repousser dans les forteresses, soit pour commencer l'attaque de Kalafat.

» A 3 heures du matin, deux colonnes, fortes chacune de 4 à 5,000 hommes, se mirent en mouvement dans deux directions différentes. A 4 heures, la première colonne atteignit un endroit qui n'était qu'à une distance d'une demi-heure de l'ennemi. Il paraît que la seconde colonne manqua la direction ou se trouva en retard. Cette colonne prit la première pour l'ennemi, car il régnait un brouillard très-épais, et ouvrit une vive canonnade contre elle; l'autre, entraînée dans la même erreur, riposta sur le champ. Le combat, ainsi engagé nuitamment, dura une heure et demie, lorsqu'au point du jour on vit avec effroi les tristes effets de la cruelle méprise où l'on était tombé. Il y a eu 300 morts et blessés! — On entendait le canon à Widdin. Omer-Pacha avait déjà fait des préparatifs. Quant au corps turc stationné près de Kinpercen, il n'a pas bougé, car il ne pouvait s'expliquer le combat des Russes entre eux. — Havas.

## EXTÉRIEUR.

PRUSSE. — On écrit de Berlin, 2 mars :

« Hier, lord Seymour, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Petersbourg, est arrivé ici. Il a fait une visite à M. de Manteuffel. Il passera quelque temps ici avant de se rendre à Londres.

» Le gouvernement russe a formellement demandé que les flottes de France et d'Angleterre, qui entretront dans la Baltique, ne recussent pas de houille ni de vivres des ports prussiens. — La réponse a été que, malgré la neutralité stricte que l'on vou-

## FEUILLETON

## LE ROI DES MÉNÉTRIERS.

(Suite.)

Le succès de Daniel fut complet, et, à la suite de cette première expérience, tous les Bergmans, officiers en tête, vinrent engager le jeune homme à accepter définitivement la place de capel-meister de l'association. Cette proposition était une bonne fortune pour le pauvre voyageur, et il l'accueillit avec reconnaissance.

Dans cette tranquille solitude, il était sûr au moins d'avoir du pain et un abri, en attendant des jours meilleurs. D'ailleurs, les musiciens étaient choyés, et comblés de présents partout où ils passaient : les ménagères leur offraient les meilleurs jambons et la meilleure bière; les jeunes filles leur prodiguaient les sourires les plus agréables.

Richter surtout, en raison de son grade et de l'immense supériorité de son talent, recevait partout l'accueil le plus affectueux et le plus flatteur. Aussi s'habitua-t-il bientôt à cette joyeuse existence, et les années qu'il passa parmi les bons montagnards furent les plus heureuses de sa vie. Mais le jeune artiste avait une autre raison de s'attacher à ce pays hospitalier.

Souvent, dans ses tournées, il avait eu occasion de voir la charmante fille du bailli, et son violon n'était ja-

mais aussi harmonieux, aus-i expressif, aus-i parlant que lorsque Frantzia se trouvait dans l'auditoire.

De son côté, mademoiselle Stengel semblait prendre un plaisir extrême à écouter l'étonnant virtuose; ces sons enchanteurs la plongeaient dans une espèce d'extase; elle rougissait et palissait tour à tour; son œil devenait humide, son sein palpitait. En toute occasion, elle accueillait Richter avec un plaisir marqué, et celui-ci ne manquait pas une occasion de s'arrêter devant sa belle admiratrice. Peu à peu, ses visites devinrent plus fréquentes, et enfin le bruit se répandit que les jeunes gens s'aimaient. On alla même jusqu'à fixer le jour prochain de leur mariage, au grand chagrin d'un autre prétendant qui ne jouissait pas de la popularité de Daniel.

Les choses en étaient là, quand, trois ou quatre ans avant l'époque où nous nous trouvons, un détachement de troupes prussiennes, sous la conduite d'un vieil officier, vint occuper les montagnes du Harz. La guerre était alors dans toute sa force; l'armée de Frédéric avait été décimée par ses défaites et même par ses victoires. Aussi le bruit courut-il que cette petite troupe avait été envoyée si loin du centre des opérations militaires uniquement pour recruter des soldats parmi les robustes Bergmans. Son chef, en effet, ne tarda pas à confirmer cette supposition. Il n'était moyen qu'il n'employât avec ses sergents pour enrôler des volontaires au service de la Prusse; ruses et violences, tout leur était bon. Cependant leurs efforts n'obtinrent pas un très-grand succès

parmi tous les honnêtes Franconiens, peu désireux d'aller courir le monde pour tuer et être tués; un petit nombre seulement de jeunes gens aventureux se décida à suivre les drapeaux du grand Frédéric, et ce n'était pas l'élite du pays. Aussi fut-on grandement surpris en apprenant tout-à-coup que l'habile capel-meister de la musique franconienne, le prétendant avoué de la fille du bailli, avait écouté les suggestions emphatiques des embaucheurs, et allait partir avec eux pour rejoindre l'armée de Silésie.

Bientôt cette étrange nouvelle se confirma. On parlait bien de signature surprise, de pièges tendus à l'artiste par l'officier commandant le détachement, à la suite d'un souper, où les vins de France et d'Allemagne n'avaient pas été épargnés; un moment Richter lui-même parut vouloir renier cet engagement. Mais l'acte d'enrôlement examiné par le bailli fut déclaré valable; et, soit honte de s'être laissé tromper, soit conscience de l'inutilité de ses réclamations, Daniel ne fit plus entendre aucune plainte. Il prit congé de ses amis, les Bergmans, et confia au vieux Stengel son violon, qui lui devenait inutile, et, après avoir fait des adieux touchants à Frantzia, il suivit tristement les soldats, ses nouveaux camarades.

Malgré cette apparente résignation, le bruit n'en courut pas moins que Daniel Richter était victime d'une abominable intrigue. On accusait un personnage puissant, dont on disait le nom tout bas, d'avoir conduit cette af-

lait observer, on ne pouvait entraver les rapports commerciaux. — Havas.

ESPAGNE. — Les dernières correspondances de Madrid, du 28 février, annoncent que les nouvelles des provinces sont toujours satisfaisantes. — Havas.

GRÈCE. — On lit dans l'*Indépendance belge* :

« Quant à l'insurrection grecque, s'il fallait en croire des correspondances d'Athènes, en date du 17, qui nous parviennent ce matin, elle suivrait une marche irrésistible; on devrait s'attendre à la voir bientôt triomphante partout et dictant ses lois au Divan. Mais on sait qu'il y a à rabattre de ces exagérations. Depuis l'ouverture du conflit turco-russe, les Grecs rêvent la résurrection de l'empire de Byzance et se voient déjà entendant la messe à Sainte-Sophie.

» La vérité est que les dernières nouvelles reçues de l'Albanie annoncent positivement que l'insurrection, qui s'était d'abord produite sous un aspect très-menaçant, n'a pas rencontré ensuite tout le succès sur lequel elle comptait, et que si elle n'est pas comprimée encore, elle est du moins arrêtée. Toutes les provinces insurgées ont été mises en état de siège, et l'on s'attend à ce que l'attitude de la Prusse et de l'Autriche, disposées à faire cause commune avec les deux puissances maritimes, achève de porter la démoralisation parmi les révoltés.

» On ne peut se dissimuler, toutefois, que l'excitation ne soit très-vive et plus encore, peut-être, parmi les habitants du royaume de Grèce que parmi les Grecs des provinces turques; nos lettres d'Athènes en font foi, et expriment généralement l'opinion que le gouvernement du roi Othon aura bien de la peine à ne pas être entraîné par le mouvement. Cela serait vrai, croyons-nous, s'il devait résister seul; mais l'intervention des puissances occidentales lui rendra cette tâche possible. »

— On lit dans la *Patrie* :

« Les dernières correspondances du Levant nous assurent que malgré le caractère et l'extension que les chefs de la révolte cherchaient à donner à l'insurrection grecque, cette insurrection, excitée par les émissaires étrangers, serait bientôt arrêtée dans sa marche.

» Le gouvernement du roi Othon, vivement soutenu par les représentants des puissances occidentales, venait de nouveau de prendre des mesures repressives d'une grande énergie, et la croisière établie par les bâtiments à vapeur de l'escadre combinée sur les côtes de la Grèce, avait produit un très-bon effet en interceptant les communications des insurgés avec la mer.

» On assurait à Athènes que ces moyens ne s'arrêteraient pas là, et que des mesures directes seraient prises, au besoin, pour étouffer à tout prix une révolte sans raison, et qui compromet les intérêts de l'Europe. — Alfred Tranchant. »

CHINE. — Les détails qui suivent sont extraits de l'*Ami de la Chine*, arrivé par la dernière malle de l'Inde :

« Victoria, 11 janvier 1854.

» Un des chefs rebelles avait fait arrêter, aux portes de Shanghai, deux Chinois convertis au catholicisme, mais soupçonnés de se livrer à l'espion-

nage. En vain, ils avaient protesté qu'ils faisaient partie de la maison de l'évêque français, et qu'ils étaient personnellement connus du consul de cette nation, on les avait fustigés et mis à la torture. Le consul de France, qui était au courant de ce qui se passait, exigea qu'on lui livrât la personne du chef coupable; mais, comme on tardait à s'exécuter, il fit passer une circulaire par laquelle il informait les résidents étrangers qu'il allait se faire justice sommaire et bombarder la ville. Heureusement il ne fut pas nécessaire d'en venir à cette extrémité. Un négociant anglais, bien versé dans la langue, se rendit à Shanghai et fit si bien sentir le danger que tout le monde courrait voir si les batteries françaises ouvraient leur feu sur la ville, qu'il n'eut pas de peine à déterminer le chef qui avait commis l'offense à se mettre dans les mains du consul.

» En effet, sans armes, et accompagné d'environ douze des principaux insurgés, également sans armes, il se rendit au consulat de France, après avoir préalablement reçu l'assurance que lui et ses compagnons auraient tous la vie sauve. Cette démarche, dans un pays où les sauf-conduits ne garantissent de rien, prouve la haute confiance que les Chinois ont dans la parole des Européens. Lorsque les Chinois furent arrivés devant le consulat, leur chef dut s'agenouiller, et le consul, au moyen d'un interprète, lui demanda si c'était bien lui qui avait fait arrêter les deux néophytes. Sur sa réponse affirmative, on lui demanda si, en agissant de la sorte, il croyait avoir bien ou mal fait. Ayant répondu qu'il croyait avoir mal fait, il lui fut demandé s'il était prêt à se soumettre à la punition que le consul de France pensait devoir lui infliger pour cette offense. Il répondit que oui. Le consul lui fit alors savoir quel était le châtiment qu'il avait encouru, mais il ajouta que, vu la bonne volonté avec laquelle il s'était remis entre ses mains, il lui en ferait grâce. Sur quoi l'inculpé frappa la terre neuf fois de la tête, probablement en signe de reconnaissance; le consul, après avoir exhorté lui et ceux de sa suite à user des plus grands ménagements dans leurs rapports avec les Européens, les congédia. On les reconduisit, sous escorte, aux portes de la ville, où ils remercièrent de nouveau les Français d'en avoir agi à leur égard avec tant de modération. »

Le même journal donne les curieux détails qu'on va lire, sur le rôle réservé aux femmes dans la province de Nankin :

« Nankin, comme nous l'avons dit, a tout l'air d'un camp. Les maisons n'en ont pas été détruites; mais toutes les portes sont brisées, et les insurgés y vivent avec les habitants, dans une espèce de communisme. Toutefois, les femmes ont des logements séparés, et tout le travail manuel paraît leur être dévolu. Elles sont réparties en brigades de 13,000 par corps, sous la direction d'officiers de différents grades, choisis dans leur sexe, mais obéissant à un chef homme, qui seul correspond avec les autorités supérieures. Il y a aussi un corps de 10,000 femmes de Kwang-se, qui tient garnison dans la ville tartare. A Nankin seul, les femmes sont au nombre de 480,000, tandis que la population mâle n'est pas moindre de 600,000. Quelque considérables que ces nombres puissent paraître, ils s'expliquent par l'état de guerre qui a refoulé

les populations, et surtout les femmes, dans les grandes villes, où elles sont exposées à de moindres dangers.

» Quant aux dispositions des révolutionnaires du Kwang-se à l'égard des étrangers, on peut les considérer comme des plus amicales. Le nom seul de frères, par lequel ils nous désignent, en est la preuve. Ils ne donnent à leurs ennemis que le titre de sorciers et de diables.

#### REVUE DE L'OUEST.

Rennes. — On lit dans le *Journal de Rennes* :

Le 20 février, le feu éclata au village de la Chapelle, en Saint-Briac, en la maison du nommé Hervé (Mathurin), qui se trouvait absent de chez lui. Il avait laissé en sortant du feu dans le foyer; le chat s'en approcha, et il est probable que le feu prit sur lui; il monta au grenier, qui était rempli de paille, et, en un instant, tout fut embrasé.

Cinq maisons sont devenues la proie des flammes; huit familles habitaient ces maisons. Dans l'une d'elles, une pauvre femme grabataire, âgée de 85 ans, allait devenir la proie des flammes sans le secours du brigadier Mouge (Augustin), attaché à la brigade de Pleurtuit, qui se précipita au plus fort de l'incendie pour arracher cette malheureuse à une mort horrible. Dans cette bonne action, il a eu les sourcils et les doigts brûlés; sa capote était en lambeaux et consumée sur lui; le feu était à ses bottes; mais il a eu le bonheur de réussir, et de déposer la veuve Rosé dans un lieu hors de danger.

La perte totale de ce désastre s'élève à plus de 26,000 fr. Rien n'était assuré.

#### CHRONIQUE LOCALE.

Samedi, sur les 7 heures du matin, une tentative d'assassinat a eu lieu dans un champ, près la rue des Moulins. Un individu a tiré, presque à bout portant, un coup de pistolet sur un de ses voisins; heureusement le plomb n'a atteint que légèrement la figure de ce dernier. On ne sait ce qui a poussé l'agresseur à ce déplorable excès. La justice informe. P. M. E. GODET.

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur* publie une circulaire fort remarquable de M. le ministre des affaires étrangères, faisant justice de la réponse de l'Empereur de Russie à l'Empereur Napoléon III. — Havas.

Vienne, 5 mars.

Les provinces de Bosnie et d'Herzégowine seront occupées par l'Autriche, pour réprimer les mouvements insurrectionnels.

Une dépêche de Saint-Petersbourg, de 27 février, insérée dans la *Gazette de la Baltique*, annonce que le gouvernement russe vient de prohiber l'exportation des céréales par la Mer-Noire et la Mer d'Azoff. — Havas.

#### FAITS DIVERS.

On compose en ce moment l'intendance de l'armée d'Orient. Les marchands de comestibles

vaire pour se débarrasser d'un concurrent gênant auprès de la fille du bailli.

De ce moment, en effet, une influence secrète et ennemie sembla poursuivre le malheureux artiste. D'abord, quoiqu'il fit bravement son devoir de soldat, il ne put dépasser les grades les plus infimes de la hiérarchie militaire.

Plus tard, à la paix de 1763, l'armée fut en partie licenciée, et Daniel dut raisonnablement espérer qu'il allait enfin retourner dans les montagnes reprendre sa joyeuse vie, revoir la belle Frantzia; mais, contre son attente, il ne reçut pas son congé, comme tant d'autres; il fut envoyé en garnison dans une obscure et lointaine bourgade prussienne.

Enfin, las de cette existence de soldat pendant la paix, la plus triste qui soit au monde pour un homme d'intelligence, il tenta d'utiliser ses talents d'artiste, et il adressa au roi, par l'intermédiaire de ses chefs, une demande à cet effet. Mais sa demande resta sans réponse, et il fut forcé de végéter pendant deux années encore dans les derniers rangs de l'armée, en proie aux vexations ravalantes de sous-officiers grossiers et brutaux. Cet état avait duré jusqu'au moment où Daniel Richter était arrivé d'une manière si imprévue chez le bailli du Brocken.

Au physique, Daniel était un grand et beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, à tournure mâle et fière; il tenait de sa mère, Italienne d'origine, des

yeux plus foncés, une physionomie plus expressive que n'en ont d'ordinaire les hommes nés dans le Nord. Son visage paraissait d'une pâleur dorée sous ses moustaches brunes. Le costume qu'il portait sous son manteau était simple et peu remarquable: habit brun carré, veste et guêtres de drap. Ses cheveux, coupés ras, ne présentaient plus trace de poudre et apparaissaient dans toute leur noirceur naturelle.

Quand il ôta son bonnet fourré, on put apercevoir sur ses traits une vive expression de joie, mais une joie sombre, anxieuse, presque effrayante, qui contrastait avec la gaieté expansive du jeune Rodolphe Stengel.

Le fils du bailli était de taille moyenne et bien proportionnée; mais la petite vérole avait fait de grands ravages sur sa figure espiègle et encore imberbe. Ses yeux bleus pétillaient de malice; tous ses mouvements dénotaient une nature franche et résolue. Il était vêtu d'une espèce de costume de chasse vert, avec un chapeau à cornes posé sur l'oreille en tapageur. Il tenait dans ses mains la main brûlante et moite de son compagnon, et semblait fort surpris de l'embarras et de la tristesse que montrait Daniel Richter.

Au bruyant appel de son frère, Frantzia s'était levée, et avait dirigé la lumière de la lampe sur les arrivants. En reconnaissant celui dont une minute auparavant elle croyait la mort certaine, elle ressentit au cœur comme un choc électrique. Elle étendit les bras, elle ouvrit la bouche pour pousser un cri de joie; mais l'air sombre, la

pâleur de Daniel la glacèrent aussitôt. Peut-être crut-elle voir un spectre venu pour lui adresser un adieu suprême. Le vieux bailli, seul, avait conservé sa tranquillité d'esprit au milieu du trouble général; il s'avança au-devant de Daniel, immobile sur le seuil de la porte et lui dit d'un ton cordial :

— Entrez, entrez, monsieur Richter, aujourd'hui comme autrefois vous êtes le bien-venu chez moi... Ce soir surtout, continua-t-il en jetant un regard moqueur sur sa fille, vous inspiriez de grandes inquiétudes à vos amis.

Cet accueil affectueux sembla vaincre les singulières hésitations de Daniel; il rejeta son manteau, s'élança vers Frantzia, et saisit sa main qu'il couvrit de baisers et de larmes.

— Que Dieu soit béni! dit-il d'un ton passionné; je pourrai maintenant supporter tout le reste!

La jeune fille le regardait toujours avec une expression de tendresse et de crainte.

— Est-ce bien vous, Daniel? demanda-t-elle; en vérité je ne sais si je dois me réjouir ou trembler de vous revoir! — Le présent seul est à nous... Frantzia, il y a un monde de bonheur jusqu'à demain!

Cette réflexion parut le transformer, il redevint vif, gai, et enthousiaste comme autrefois. Les paroles coulaient de sa bouche ardentes, passionnées, fiévreuses.

— A la bonne heure, donc! s'écria Rodolphe en se frottant les mains; je vous reconnais enfin, ami Rich-

emballent des masses de viandes de conserve pour les chefs de l'armée.

M. Guisse, chef d'escadron, commandant la gendarmerie de l'Aisne, vient d'être choisi par le gouvernement pour prendre le commandement de toutes les brigades de gendarmerie qui vont accompagner l'expédition française en Orient. Ces brigades seront prises en Algérie.

M. le général de brigade Ulrich a passé à Strasbourg sur la place de la Comédie, l'inspection de 360 soldats volontaires du 31<sup>e</sup> et du 62<sup>e</sup> de ligne, qui partent pour l'armée d'Orient. Les corps d'officiers des deux régiments assistaient à cette revue. — Ces militaires, qui seront incorporés dans le 26<sup>e</sup> de ligne à Dijon, se sont mis en route par un train spécial du chemin de fer. — Havas.

— On lit dans le *Courrier de la Drôme et de l'Ar-dèche* :

« Hier, à sept heures et demie du matin, une partie de la population était sur pied pour assister au départ de la 5<sup>e</sup> batterie du 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie, commandée par le capitaine Fiévée, qui avait reçu l'ordre de se mettre en route pour Avignon, où elle devra attendre les instructions qui lui annonceront son prochain embarquement pour l'Orient. — Cette batterie, qui est une batterie montée, était au grand complet, sauf un certain nombre de chevaux qu'elle doit trouver en route, et le matériel qui doit lui être expédié plus tard. Officiers et soldats paraissent heureux et fiers d'avoir été désignés pour prendre part à une guerre où le bon droit de la France est si évident et où chacun espère trouver l'occasion de se signaler.

Un grand nombre d'officiers, le colonel Courtois d'Urbal en tête, ont accompagné leurs frères d'armes, les uns jusqu'à la sortie de la ville, les autres plus loin encore. Tous paraissaient émus de cette séparation; mais tous enviaient le bonheur de ceux que le sort avait choisis pour aller défendre sur une terre lointaine l'honneur du nom français. — La musique du régiment ouvrait la marche et jouait les symphonies les plus guerrières.

Au moment de se séparer, le colonel Courtois d'Urbal a prononcé quelques paroles chaleureusement senties, dans lesquelles il a déclaré qu'il espérait bien que la batterie serait toujours à la hauteur de sa mission et soutiendrait dignement l'honneur de la France et du régiment; il l'a félicité avec effusion sur son excellent esprit, sa bonne tenue. Après quoi il a adressé à ces braves les adieux les plus affectueux. — Le signal du départ est enfin donné : tous les rangs se confondent; les mains se rencontrent une dernière fois, on n'entend que le murmure des suprêmes adieux, et la colonne se met en marche au milieu d'un concert unanime de vœux et de regrets, et accompagné de toutes les sympathies de la population. »

— On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« Un des sous-intendants militaires de la division nous communique une lettre que le ministre de la guerre vient de lui adresser, portant que l'offre de MM. Baragnon, Plasson, Deloutte et C<sup>ie</sup>, gérants de la Compagnie méridionale, pour le transport des troupes sur le Rhône, le cas échéant, a été acceptée par le gouvernement de l'Empereur, et qu'il désire que cette offre soit connue par la voie des journaux de Lyon. »

ter... Imaginez-vous, mon père, que j'ai rencontré Daniel, tout seul, au milieu du sentier d'Ilsebourg; dans l'obscurité je l'ai pris pour un esprit, et je me suis avancé bravement pour faire connaissance... Daniel m'a laissé bavarder pendant un quart-d'heure avant de me répondre; enfin il m'a demandé en déguisant sa voix, le chemin d'Ilsebourg, et il a voulu s'esquiver. Mais, diable! on ne se joue pas ainsi de moi. Au premier mot qu'il a prononcé, je l'ai reconnu; je lui ai sauté au cou : « Vous allez me suivre, Daniel Richter, lui ai-je dit; on ne passe pas si près de la maison d'un ami sans y entrer. Notre bon père vous recevra bien, et je soupçonne que la petite sœur ne vous verra pas d'un trop mauvais œil. » Eh bien, croiriez-vous qu'après tout cela ce fou de Daniel hésitait encore?... Il a fallu presque l'entraîner, et je n'ai pu lui arracher deux mots pendant la route.

Ce récit avait ramené un sombre nuage sur le front de l'artiste.

— J'ignorais, balbutia-t-il, si ma visite, après une si longue absence... — Jeune homme, dit le bailli d'un ton de reproche, ce doute est de l'ingratitude. — Daniel Richter n'a pas eu, n'a pas pu avoir une pareille pensée! dit Frantzia avec un accent pénétrant. — Eh bien donc, où est Sara? demanda Rodolphe en regardant autour de lui; quoi donc! la vieille dormeuse est déjà couchée, et il n'y a personne pour préparer une soupe à la bière bien épicée pour ce pauvre garçon!... Ma sœur, songe

Le *Courrier du Gard* ajoute :

« Ces quelques lignes ne font pas connaître assez clairement un acte honorable pour ses auteurs, sur lesquels nous sommes heureux de pouvoir dire toute la vérité.

MM. Baragnon, Plasson, Deloutte et C<sup>ie</sup>, propriétaires de plus de la moitié des actions de leur Compagnie, se trouvant réunis à Lyon, ont voulu donner un exemple de dévouement patriotique: ils ont offert de transporter gratuitement cinq à six mille hommes de troupes de Lyon à Avignon, dans le cas où la guerre d'Orient rendrait une expédition nécessaire.

« Cette offre a été acceptée par le Gouvernement; elle serait restée inconnue si le ministre n'avait pas donné ordre qu'elle fût rendue publique par l'intermédiaire des journaux de Lyon. »

— La préfecture de police est dans l'usage de donner, à titre d'encouragement, des gratifications aux cochers des voitures de place et des voitures de remise, ainsi qu'aux conducteurs des voitures du transport en commun qui, dans le courant de l'année, ont fait preuve d'une plus grande probité, en rapportant les objets oubliés dans leurs voitures.

Pendant l'année 1853, le montant des sommes en or, argent, billets de banque et valeurs payables au porteur, déposées par les cochers, s'est élevé à 288,060 francs, indépendamment d'un grand nombre de bijoux et autres objets plus ou moins précieux.

Des récompenses ont été accordées par M. le préfet de police aux principaux auteurs de ces actes de probité, dont les noms ont été portés à la connaissance du public. (Univers.)

— Le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, qui vient d'arriver aux Tuileries, est né le 2 janvier 1784. Il succéda à son père, le 9 décembre 1806. Il s'est marié à la duchesse Antoinette Frédérique-Marie-Anne, princesse de Wurtemberg, le 22 décembre 1822. Il est père du prince Albert d'Angleterre, du roi de Portugal et frère du roi des Belges. — Havas.

— Dimanche dernier, le sieur Brun, âgé de 35 ans, natif de Nîmes, demeurant à Paris, rue St-Victor, 53, avait été, avec sa famille, faire une promenade à Meudon. Ayant rencontré dans un endroit du bois des champignons en assez grande quantité, il les cueillit, dans l'intention de s'en faire un régal; et, sur l'observation qui lui fut adressée relativement au danger que présentait un tel comestible, il répondit qu'il s'y connaissait, et qu'il savait fort bien distinguer les espèces bonnes à manger de celles dont les propriétés étaient nuisibles.

De retour chez lui, le sieur Brun accommoda les champignons et persista à les manger, malgré les instances des personnes qui l'entouraient et qui n'y voulurent pas toucher. Bientôt il fut pris de coliques violentes, puis de vomissements convulsifs, et, malgré les soins qui lui furent prodigués par un médecin que l'on était allé chercher, en toute hâte, il ne tarda pas à expirer. — La mort a été constatée par M. Cazeaux, commissaire de la section de l'entrepôt, et l'autopsie a fait reconnaître tous les désordres intérieurs habituellement observés dans

done que Daniel a voyagé toute la journée; il doit être mourant de faim et de soif... Mais je vous laisse vous occuper de lui... — Avec la permission de mon père, je suis forcé de sortir... dans une heure je serai de retour.

Il prit son chapeau.

— Où vas-tu donc, mon ami? demanda le bailli avec surprise. — Mon père, les ménétriers des Bergmans sont réunis à Osterode pour la noce du petit Fritz Goodricht; je cours les prévenir du retour de Daniel, et on va m'offrir de caresses pour cette bonne nouvelle... Ah! si notre pauvre vieux Carl Blum vivait encore, comme il serait content!

Ces paroles tirèrent l'artiste de l'espèce de stupeur où il était retombé.

— Non, non, Rodolphe, dit-il avec vivacité, ne sortez pas... vous avez tout le temps d'avertir vos anciens amis... Je ne veux pas qu'on sache encore... — Vous n'avez pas besoin de vous cacher, que diable! Sur ma parole, l'honnête Samuel Toffner, votre ancien camarade, ne me pardonnerait pas si je tardais d'une heure, d'une minute à lui annoncer votre retour... — Jeune homme, craignez-vous à ce point de vous montrer? demanda Stengel avec défiance. — Non, bailli, mais... la nuit est si noire, les chemins sont si dangereux... — Le wildmann du Harz ne se retrouverait pas plus aisément que moi dans les chemins du Brocken, dit Rodolphe d'un petit air de suffisance; restez avec mon père et ma sœur, Daniel; moi je veux prévenir Samuel Toffner : le

les cas d'empoisonnement par les champignons. — Havas.

— On mande de Brousse, le 8 février, au *Journal de Constantinople*, du 14 :

« La colonie agricole, fondée par l'émir Abd-el-Kader, dans la plaine de Brousse, a été visitée, lundi dernier, par le consul de France à Brousse, qui s'y est rendu, accompagné de M<sup>me</sup> la baronne Rousseau et d'une nombreuse suite, sur l'invitation de l'Emir. Dès la veille, Abd-el-Kader était allé, avec une nombreuse suite, à sa ferme, et lorsqu'on lui annonça que M. le baron Rousseau arrivait avec M<sup>me</sup> la baronne, il alla, à cheval, au-devant de ses hôtes, auxquels il voulut montrer lui-même tous les travaux exécutés sur sa propriété.

« J'ai pu me procurer quelques détails sur ces travaux, et je me ferai un plaisir de vous les envoyer. Après un repas champêtre, offert par l'Emir et que les colons africains avaient eux-mêmes préparé, tout le monde prit congé de l'Emir, qui avait mis une cordialité et une simplicité patriarcales, dans son accueil, et reparti enchanté de la bienveillance qu'il avait témoignée à ses hôtes, qui avaient admiré l'activité, l'ordre et l'économie des travaux et surtout leur importance en raison du peu de temps qu'ils ont été commencés.

« Vous avez annoncé que le frère de l'Emir était arrivé dernièrement à Constantinople. Ce n'est pas son frère, mais un de ses fidèles serviteurs, son ancien lieutenant Abd-el-Kader-Ben-Khalikha, qui, depuis la reddition d'Abd-el-Kader, vivait tranquillement dans la province d'Oran, et qui a voulu venir, avec sa famille, résider auprès de son ancien maître. »

#### STATISTIQUE DE LA VALACHIE : THÉÂTRE DE LA GUERRE.

L'étendue de son territoire est de 1,300 milles carrés; la population, d'un million d'habitants ou 769 par mille carré. Les villes principales sont : Bucharest, avec 75,000 habitants; Dzirgevo, 10,000; Kraïowa, 8,000; Brisco, 4,000; Kmipolung, 4,000; Slatima, 4,000. Il y a la grande Valachie avec six districts dont Bucharest est la capitale, et la petite Valachie composée de cinq districts dont Kraïowa est le chef-lieu. Le sol est très-fertile et très-giboyeux; les bestiaux y abondent; mais la culture y est dans l'enfance. Il y a près de Rimuiek une mine de sel qui produit 150,000 quintaux par an, soit 15 millions de kilog. de sel. L'industrie y est presque nulle, mais le commerce est très-considérable à Bucharest. Les Valaques ainsi que les Moldaves descendent des anciens Daces. La langue valaque est un mélange de latin et de langage aborigène. Les habitants sont paresseux. Les femmes, dans leur adolescence, sont très-belles. Les revenus sont de 12,000,000 fr. avec lesquels on doit payer une redevance à la Porte de 660,000 fr. par an et une liste civile de 600,000 fr. à l'hospodar. (L'ami du Peuple.)

#### BOURSE DU 4 MARS.

4 1/2 p. 0/0 hausse 75 cent. — Fermé à 97.  
3 p. 0/0 hausse 05 cent. — Fermé à 66 75.

#### BOURSE DU 6 MARS.

4 1/2 p. 0/0 baisse 70 cent. — Fermé à 96 30.  
3 p. 0/0 baisse 55 cent. — Fermé à 66 40.

brave homme va en pleurer de joie. — Eh bien, puisqu'il le faut, prévenez Toffner, mon ami dévoué, mais lui seul... et recommandez-lui de n'apprendre à personne...

Rodolphe ne l'écoutait plus; il était déjà sorti, et la porte s'était refermée avec fracas.

(La suite au prochain numéro.)

#### Marché de Saumur du 4 Mars.

Froment (l'hectol.)	52 50	Graine de trèfle	60 —
— 2 <sup>e</sup> qualité	52 —	— de luzerne	65 —
Seigle	20 80	— de colza	— —
Orge	16 80	Amandes en coques	— —
Avoine (entrec)	11 —	(l'hectolitre)	— —
Fèves	16 40	— cassées (50 k)	100 —
Pois blancs	36 —	Vin rouge des Cot.	— —
— rouges	28 80	— compris le fût,	— —
— verts	— —	1 <sup>er</sup> choix 1853.	— —
Cire jaune (50 kil)	160 —	— 2 <sup>e</sup>	90 —
Suif fondu	— —	— 3 <sup>e</sup>	80 —
Huile de noix ordin.	63 —	— de Chinon	85 —
— de chenevis	50 —	— de Bourgueil	100 —
— de lin	56 —	Vin blanc des Cot.	— —
Paille hors barrière	29 —	1 <sup>re</sup> qualité 1853	— —
Foin 1853. id	37 —	— 2 <sup>e</sup>	65 —
Luzerne	55 —	— 3 <sup>e</sup>	55 —

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M<sup>e</sup> PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

## VENTE D'OBJETS D'ANTIQUITÉS ET TABLEAUX

Pour cause de cessation de Société.

Le mardi 7 mars 1854 et jours suivants, de 6 heures 1/2 à 9 heures du soir, dans un magasin de M. Boutet, rue Saint-Jean, n° 28.

Il sera procédé à la continuation de la vente aux enchères d'une belle collection d'objets d'art, de curiosité et d'antiquités, tels que: magnifiques pièces de porcelaine de Chine et du Japon, statuettes de Saxe, éventails antiques, chandeliers, boîtes, théières, assiettes, tasses et grande quantité d'autres articles en émail, glaces Louis XV, pierres gravées, émaux, statuettes en bois, miniatures sur ivoire, verres en cristal de Bohême et de Venise, statuettes en marbre et en bronze, Christs et Vierges en ivoire, vieilles gravures et manuscrits.

Superbe collection de tableaux hollandais, flamands, français et italiens. L'exposition aura lieu le mardi 7 mars et jours suivants, d'une heure à trois heures de l'après midi.

La vente aura lieu au comptant; il sera perçu dix centimes par franc en sus de chaque adjudication.

Le Commissaire-Priseur,  
H. PLÉ.

(110)

## PAPIER-ENVELOPPE BISCARRE

Pour lettres-correspondantes sur tous formats, breveté s. g. d. g.

Chaque feuille, quelle que soit sa dimension, porte son enveloppe, qui garantit toute indiscretion, sécurité des effets de commerce et laisse la date et le timbre-poste attachés à la lettre.

Se vend EN GROS et EN DÉTAIL à la Librairie de JULES GODFROY, imprimeur à Saumur, Grand Rue, 4.

## COMESTIBLES, FRUITS SECS DU MIDI, Épicerie fines.

GROS ET DÉTAIL.

GATELIER, SALOMON ET C<sup>ie</sup>,  
15, RUE BEAUREPAIRE, A SAUMUR.

MM. GATELIER, SALOMON et C<sup>ie</sup> ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont joint à leur commerce de comestibles, fruits secs et épicerie fines en gros, un MAGASIN SPÉCIALEMENT CONSACRÉ A LA VENTE AU DÉTAIL.

Leur genre tout spécial d'affaires et le rapide écoulement de leurs marchandises, par suite de leurs expéditions en province, leur permettent d'offrir un choix très-varié d'articles de toutes provenances et toujours de première fraîcheur. (48)

## CHOCOLATS PECTORAUX

D'A. ABRAHAM L'AÎNÉ,

Breveté s. g. d. g. — Fabrique à Amiens.

Ces Chocolats Pectoraux, composés de sucre et de cacao 1<sup>re</sup> qualité et exempts de toutes substances farineuses et aromates, sont légers, fortifiants et employés avec succès dans les convalescences. Se vendent dans toutes les villes de France, aux prix de: 1 fr. 50, qualité fine; 2 fr., qualité surfine; 3 fr., nec plus ultra.

A SAUMUR, chez M. BRIÈRE, ph., place de la Bilange. (209)

BUREAUX A PARIS, RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 12.

Envoyer franco un Bon de Poste au nom de M. L. FAVRE, directeur.

ON S'ABONNE CHEZ LES LIBRAIRES, ET AU BUREAU DE L'ECHO SAUMUROIS.

# 4

## FRANCS PAR AN POUR LA FRANCE.

# MONITEUR DES CONNAISSANCES UTILES ET PRATIQUES,

JOURNAL MENSUEL DES DÉCOUVERTES, PROCÉDÉS ET RECETTES,

Contenant le Résumé de tout ce qui se publie en France et à l'étranger, de nouveau, d'applicable et d'utile.

Par la variété et le nombre des articles que publiera le *Moniteur*, il remplacera un Journal d'Agriculture, de Jardinage, d'Industrie manufacturière et commerciale, des Inventions, d'Hygiène, d'Economie domestique, de Médecine et Chirurgie domestiques, de Médecine vétérinaire, de Jurisprudence usuelle, de Compte-rendu de l'Académie des Sciences, etc.

Voici le sommaire des articles contenus en janvier :

Introduction. — Calendrier du Cultivateur. — Calendrier de l'Horticulteur. — Académie des Sciences. — Décomposition de l'air en gaz hydrogène pour remplacer la houille. — Distillation des légumes. — Moyen de découvrir le cuivre dans les eaux-de-vie. — Laminage de fer. — Règlement sur les Epizooties. De la Marne comme litère. — Maladie des Pommes de terre. — Quel est l'Animal qui paie le mieux son fourrage. — Travaux silvicoles. — Signalement des meilleures vaches laitières. — Jardin à légumes. — Greffe de la vigne. — Procédé contre l'Oidium. — Moyen de prévenir la Maladie de l'Echalotte. — Destruction instantanée des Limaces. — Glacière. — Composition pour coller les ustensiles. — Conservation des blés. — Pain de Betteraves. — Les Gaudes.

## A LOUER

Pour la St-Jean 1854,

Une MAISON avec écurie et remise, sise à Saumur, rue des Payens, occupée par M. Lambert-Bonnemère.

S'adresser à M. REVELIÈRE-LERIVINT.

## MAISON

### A VENDRE

### OU A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine

Occupée maintenant par M. Jarry, ex-major de l'École, située rue Beaurepaire, à Saumur.

S'adresser à M<sup>me</sup> veuve DE FOS-LETHEULLE, ou à M<sup>e</sup> DUTERNE, notaire. (81)

M<sup>me</sup> ROUSSE, marchande de blanc, rue du Puits Neuf, prévient le public, que voulant se retirer du commerce, elle vend ses marchandises à prix de facture. (100)

## A LOUER

Pour la Saint-Jean 1854,

MAISON BOURGEOISE, avec ou sans remise et écurie, située place de l'Arche-Dorée, occupée par la famille Prezelin.

S'adresser à M. COUTARD, propriétaire. (108)

## MAISON

### A LOUER OU A VENDRE

Située rue Bodin, n° 8,

Appartenant au sieur BICHON-GASNAULT. (97)

## A LOUER

UNE

MAISON, avec COUR et JARDIN, 64, Rue du Portail-Louis.

S'adresser à M<sup>me</sup> LINANCIER. (90)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

## LE PAIN A BON MARCHÉ

Dans toutes les communes de l'Empire français.

TRAITÉ COMPLET

### Sur l'emploi d'un système complet de fabrication de pain

QUI PERMET DE LIVRER AU PUBLIC

DU PAIN TRÈS-BLANC, TRÈS-SAIN ET TRÈS-NUTRITIF  
AU PRIX DE 25 CENTIMES LE KILOGRAMME,  
LORSQUE LE QUINTAL DE BLÉ (100 KILOGRAMMES) VAUT 40 FRANCS  
ET A 15 CENTIMES, LORSQU'IL NE COÛTERA QUE 17 FRANCS 50 CENTIMES.

Par Ch. de WAET.

Ingénieur-civil, membre de l'Académie nationale, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION, revue, corrigée et considérablement augmentée.

1 vol. in-8°, avec une planche représentant une boulangerie économique et rationnelle.

Le pain devrait et pourrait être vendu partout au prix de revient, augmenté d'UN CENTIME NET par kilogramme pour bénéfice.

A dater du 1<sup>er</sup> janvier, un système complet de fabrication produisant de 6 à 700 kilog. par vingt-quatre heures fonctionnera à Paris, chez l'auteur, rue d'Antin, 8.

Ce livre est divisé en trois parties.

La première partie comprend : les Considérations générales; le rapport de l'Académie nationale, etc.; les bases et la description du système; du battage du blé à la vapeur; achat et conservation du blé; décortication, mouture, blutage; extraction des matières panifiables contenues dans le son; boulangerie, pétrissage à la vapeur; moyens de diminuer *légalement* le prix de vente du pain.

La seconde partie explique : les bases pour les évaluations et les rendements; le résultat d'une boulangerie de 1,000 kilogrammes de pain par jour et au-dessous; d'une manutention de 2,000 et jusqu'à 50,000 kilog. par vingt-quatre heures.

La 3<sup>e</sup> partie indique : le prix des machi-

nes et appareils; les frais détaillés pour établir les boulangeries, manutentions civiles et militaires; enfin les conclusions.

Nous recommandons particulièrement ce travail à la méditation de MM. les curés, maires, conseillers communaux, manufacturiers, propriétaires, enfin à tous les hommes de cœur qui veulent, comme nous, coopérer au bien-être matériel et moral des masses et à l'affermissement de la paix publique.

Ce livre est d'une nécessité absolue pour MM. les boulangers, meuniers, marchands de céréales, etc. L'adoption du système, qui va se généraliser, viendra renouveler totalement les conditions d'existence de toutes les industries qui ont rapport à la fabrication du pain.

Cet ouvrage se vend 2 fr., à Paris, chez l'auteur, 5, boulevard Montmartre; en envoyant un mandant de 2 fr. 50 c., par la poste, on est certain de recevoir le livre, franc de port, par le retour du courrier qui a apporté la commande.

MM. les Libraires jouiront des conditions d'usage; il leur sera adressé des affiches et des prospectus pour propager la vente dans leur localité et les environs.

Voir la *Presse* des 16 et 20 décembre, ainsi que le *Siècle* des 5 et 15 décembre 1853.